

S O F R O N I S   S O F R O N I O U

# FONTE BRUTE

*Roman traduit du grec (Chypre)  
par Nicolas Pallier*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

*Fonte Brute*  
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE  
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Cet ouvrage a été financé avec le soutien  
de la Commission européenne.  
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur  
et la Commission ne saurait être tenue responsable  
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

La traduction de ce livre a bénéficié  
du soutien du Ministère grec de la Culture et des Sports  
et de la Fondation hellénique pour la culture  
dans le cadre du programme GreekLit.

**GreekLit.**

La couverture de *Fonte Brute*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
*Αργός σίδηρος*

© 2017 by Sofronis Sofroniou.  
Éditeur original : Antipodes, Grèce.  
Contrat établi avec l'Agence littéraire Iris.  
© Zulma, 2023, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Fonte Brute*  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



## I

J'étais joueur d'échecs à Union Square. Je peux l'affirmer avec certitude, c'était pour ainsi dire mon métier avant que je ne quitte la Terre. J'avais pour habitude de rester des heures sur la place, invitant les passants à s'asseoir le temps d'une partie. À ceux qui, pressés, affirmaient être de piètres joueurs, je répondais : « Dans dix minutes, tu seras deux fois plus fort que maintenant. Si je me trompe, qu'on me retire mon échiquier à jamais ! » Je ne faisais pas ça pour l'argent, de l'argent, j'en avais.

Le jour où on m'a tiré dessus, j'allais sur mes soixante-six ans ; aujourd'hui j'en ai vingt-neuf. Des quelques mois qu'il me reste à vivre sur Petite Vie, je compte passer le dernier sur une place qui puisse rappeler Union Square : sur celle de Trinès ou celle de Sièklé. Je sais bien que je suis recherché, à ce que je vois ils se démènent pour me mettre la main dessus, mais je me dis qu'après tout il n'y a pas meilleure cachette que sous leur nez, en plein air, face à un échiquier. Comme j'aimerais berner une dernière fois ceux qui ont eu si peu de scrupules à nous mettre au supplice !

Je suis mort le 5 mai 1948. À mon arrivée sur Petite Vie, je me suis retrouvé dans une salle plongée dans la pénombre. J'ai distingué une porte, je l'ai ouverte ; dehors il y avait de la lumière. Nu comme je l'étais, j'ai arrêté maladroitement un passant pour lui demander où nous étions. Il a pressé un

bouton sur une fine colonne métallique ; peu de temps après, trois jeunes femmes m'ont rejoint. Je ne ressentais aucune pudeur, je n'ai pas essayé de me cacher. Après m'avoir habillé, elles m'ont expliqué ce qui se passait. Je les ai crues sans opposer de résistance ; au contraire, je pourrais presque dire que j'étais soulagé, peut-être même excité : j'avais vingt ans, et devant moi, comme pour tout le monde en arrivant ici, s'ouvraient dix nouvelles années de vie.

Nous étions dans un quartier de Braskeno. Les femmes m'ont informé qu'on me donnerait un logement, mais qu'il fallait d'abord rendre visite aux comités du secteur. Je les ai suivies, interloqué. Le premier comité, qui siégeait dans un vestibule aux murs verts, était constitué d'une dizaine de personnes en train d'analyser les subdivisions d'une protéine. Je n'y ai pas compris grand-chose. Le deuxième étudiait l'alliage du fer et du polystyrène, et le troisième les principes d'un système économique en passe d'être mis à l'essai dans une région de Petite Vie. Pour finir, nous avons rejoint un groupe de sept hommes à l'entrée d'un parc. Ils travaillaient à la recomposition d'œuvres de la littérature terrestre. Leur tâche, m'a-t-on précisé, était de rassembler autant d'informations que possible sur les originaux, afin de les récrire avec la plus grande fidélité. C'est là que j'ai entendu pour la première fois le nom de Robert Krauss. Un membre du comité, proche de la trentaine, soutenait que Krauss était l'auteur du roman de langue allemande le plus important du siècle en cours. Les autres ont réagi, plus ou moins vigoureusement ; certains parlaient d'exagération, d'injure faite à Kafka, à Mann, à Musil, à Döblin. De tous, celui que je connaissais le mieux, pour l'avoir lu sur Terre dans l'original, c'était Kafka. Sans m'en rendre compte, j'ai murmuré la phrase d'ouverture de *La Métamorphose*.

« En se réveillant un matin au sortir de rêves *agités*, et pas “n’importe quel” rêve, Gregor Samsa se retrouva, dans son *lit*, et non pas “au sol”, métamorphosé en un *énorme insecte*, et pas une “monstrueuse vermine” ! » m’a repris l’un des hommes d’un air satisfait.

J’ai été jugé apte à prendre la tête des travaux de recomposition de *4001*, le roman de Robert Krauss. La condition était que je passe d’abord six mois à l’université centrale de Braskeno. Une partie du groupe semblait d’avis qu’une année entière de formation était nécessaire, mais l’homme qui m’avait corrigé, et que les autres appelaient « professeur », a insisté, disant que le travail avait déjà pris du retard et qu’avant l’université, je devais contribuer au « Mois du souvenir ». *4001* avait une note de neuf sur dix sur l’échelle de difficulté de la recomposition d’œuvres. « C’est un livre débordant de sagesse, un océan de révélations intellectuelles, qu’on serait bien en peine de rattacher à un genre littéraire précis, à moins de regarder du côté de la philosophie ou des sciences », disait-on autour de moi, avant qu’on ne laisse mes hôtesse me conduire dans une maison où je puisse me reposer.

J’ai dormi d’un sommeil serein, comme la plupart des gens le premier jour à Braskeno.



Je suppose que mon expérience lors du Mois du souvenir a été similaire à la vôtre. J’ai essayé le plus honnêtement possible de me remémorer tout ce que je pouvais de ma vie sur Terre. Cela n’a, j’imagine, rien d’anormal : ceux qui comme moi ont vécu là-bas jusqu’à un âge avancé sont, en se retrouvant ici, deux fois plus disposés à se rappeler. Juste avant de quitter la Terre, nous avions encore la peau et le visage flétris, les os et les muscles affaiblis. En constatant à notre arrivée

sur Petite Vie que notre corps a rajeuni, il est logique qu'on se réjouisse, ou du moins qu'on s'en trouve revigoré.

Ce fut un mois plaisant. J'avais beau être incapable de raisonner ou d'exprimer quelque émotion que ce soit – n'affirme-t-on pas qu'il en est toujours ainsi lors des premiers mois? –, une foule de choses m'ont semblé amusantes, comme lorsqu'on m'a interrogé sur la perruque qu'aurait portée telle actrice dans une réclame pour du chocolat diffusée sur une chaîne de télévision américaine. Il arrivait aussi que j'éprouve une forme de familiarité, ou de nostalgie, notamment lorsqu'il s'agissait d'évoquer ma vie privée, la mort de ma femme, mes relations avec mes collègues. L'un de ceux qui collectaient les données avait un goût prononcé pour les grandes villes et les femmes enveloppées; il contournait souvent le protocole pour m'interroger discrètement. Discuter avec lui me détendait, il faut avouer que faire remonter un à un les épisodes de soixante-six années de vie sur Terre n'a rien d'une sinécure. À la fin du mois, on a estimé que mes souvenirs étaient d'une validité optimale. Les informations que j'avais livrées à propos de documents ou d'événements, comme la position des trois jeunes plongeurs saisis au vol sur un quai d'East River par l'appareil d'Arthur Leipzig, le premier communiqué officiel du président américain lors de la grande canicule de juillet 1936 ou, encore, la longueur d'un célèbre tunnel inauguré quelques jours avant ma mort, étaient considérées comme de la plus haute importance. J'ignorais pourquoi mon cerveau avait conservé ces détails. En déposant auprès des différents comités, j'avais souvent en tête ce film d'Alfred Hitchcock dans lequel un dénommé Mr. Memory, debout devant une salle comble, se targue d'avoir conservé dans sa mémoire d'innombrables éléments liés aux événements les plus variés. L'homme finit par clouer le bec à l'assistance en démontrant l'étendue de ses facultés de réminiscence. Ce genre de per-

sonnes à la mémoire photographique, les comités les recherchent désespérément ; j'allais bientôt le vérifier par moi-même.

Lorsque le Mois du souvenir est arrivé à son terme, on m'a fourni un nouveau logement à proximité de là où j'étais apparu. On m'a demandé de ne pas m'éloigner du quartier jusqu'à ce que l'équipe qui travaillait sur Krauss vienne me rendre visite. On m'a expliqué que j'étais chez moi. C'était un petit pavillon à étage sur un flanc de la colline Deekam, dans la partie nord de Braskeno – le secteur dans lequel je me trouve actuellement, caché dans une cave laissée vacante. C'est donc depuis ce sous-sol que j'enregistre, sur un magnétophone et des kilomètres de bande magnétique, mon rapport final, qui devra à tout prix parvenir jusqu'à vous. Je suis rentré il y a une semaine. Je ne sais même pas si, des neuf années et demie que j'ai passées sur Petite Vie, j'en ai vécu ne serait-ce qu'une à Braskeno. Je me suis délivré de mes peurs et, comme je l'ai déjà dit, j'ai choisi de suivre le principe qui veut que l'on soit davantage à l'abri sous le nez de l'ennemi que dans la quiétude redoutable de l'inconnu. L'année 1958 approche à grands pas. Je dois mourir au mois de mai. Le quartier a pas mal changé, mais les bâtiments rappellent encore le centre de Berlin tel qu'il était avant-guerre. Je présume qu'on m'a installé ici parce que l'homme qui avait insisté pour que je me joigne aux travaux sur Krauss, le jour de mon arrivée, avait aussi décrété que, sur Terre, j'étais plus allemand qu'autre chose.

Je suis né aux États-Unis en 1882. Mes parents étaient du Sud et venaient tout juste de migrer à New York. J'ai appris l'allemand sur le lieu de travail de mon père, des abattoirs tenus par deux familles juives à Chelsea. J'y ai travaillé dès mes quinze ans, en terminant en parallèle le lycée. À dix-huit ans, j'ai été admis à l'université de New York en littérature anglaise. J'y ai appris le latin et le grec ancien, et mon allemand s'est encore amélioré. Je suis finalement devenu professeur de

langues et de littérature dans cette université, avant d'effectuer plusieurs voyages en Allemagne dans l'entre-deux-guerres. Quand le comité de recomposition d'œuvres littéraires m'a choisi, j'en ai logiquement déduit que c'était sur la base de ces expériences et de mes connaissances.

Cinq jours après mon installation, deux hommes et deux femmes sont venus me trouver : Mikael, Joachim, Bonadea et Andrema. Les deux hommes et Bonadea avaient vingt-cinq ans, l'autre femme avait passé les vingt-neuf – il ne lui restait plus que onze mois à vivre. À eux quatre, ils formaient une équipe de recomposition. Leurs premiers travaux communs sur Petite Vie avaient été de restituer intégralement deux courtes nouvelles de Tchekhov, l'opuscule de Kant *Sur l'échec de tout essai philosophique en matière de théodicée*, ainsi qu'un texte de Bakounine. Sans préambule, ils m'ont dit qu'après sa mort à soixante et un ans, le 15 avril 1942, Krauss n'avait jamais été localisé lors des campagnes de recensement sur Petite Vie. « Il est considéré comme disparu ; est-ce une affaire de choix personnel ou le fruit du hasard, aucune certitude n'est permise », ont déclaré Mikael et Joachim.

Vous connaissez comme moi l'interdiction tacite d'évoquer les gens qui, après leur mort sur Terre, n'apparaissent nulle part dans les registres de Braskeno. Mes visiteurs, eux, avaient non seulement l'audace de parler de « choix personnel » ou de « fruit du hasard », mais aussi de formuler l'inconcevable : la possibilité que tous ces gens n'aient jamais mis les pieds sur Petite Vie. À mon arrivée ici, en 1948, on nous disait que l'identification des nouveaux venus – valant pour inscription officielle à notre cycle de vie de dix ans – allait devenir plus rapide et plus exhaustive, quand bien même ils apparaîtraient au sommet du mont le plus inaccessible ou au fin fond du continent le plus reculé. On prétendait que, d'ici quelques années, il serait possible de surveiller en continu pas moins de



quatre-vingts pour cent des espaces extérieurs de Petite Vie, et presque cinquante-cinq pour cent des espaces clos. Sachant que la superficie de notre planète dépasse les quatre milliards de kilomètres carrés, soit huit fois celle de la Terre.

Mes visiteurs ont ensuite abordé des questions pratiques : puisque Krauss était mort en avril 1942, il avait désormais, à condition bien sûr qu'il se trouve effectivement sur Petite Vie, vingt-six ans – et encore quatre années devant lui. En tenant compte de mes six mois de formation, il nous resterait un peu moins de trois ans et demi pour retrouver sa trace et rassembler, à ses côtés, autant de renseignements que possible sur son roman. Ils ont rappelé que le comité m'avait désigné comme responsable de la mission, et que l'objet de leur visite était de planifier ensemble l'entreprise de localisation de l'écrivain.

Bonadea a annoncé qu'elle m'aiderait dans mes recherches. Le fait qu'un personnage du roman ait le même prénom qu'elle jouait un rôle non négligeable dans son envie de s'impliquer. Andrema, pour sa part, se concentrerait sur ma formation. Ce serait sa dernière mission avant d'aller se retirer pour ses cinq derniers mois dans un lieu semblable à son île natale sur Terre, à l'ouest du continent Salor. Mikael et Joachim, qui étaient présents lors de ma malheureuse tentative de récitation de l'incipit de *La Métamorphose*, m'ont expliqué que de plus en plus de gens en provenance de la Terre évoquaient 4001 en des termes très élogieux, d'où leur intérêt pour Krauss. Ils en ont profité pour me lire des passages qu'un Autrichien s'était remémorés lors de son Mois du souvenir. Selon leurs informations, le texte, en incluant les chapitres sur lesquels Krauss avait travaillé jusqu'à sa mort, devait compter dans les sept cent mille mots, soit deux fois plus que *Anna Karénine* ou *Les Frères Karamazov*.

La réputation du livre ne justifiait pas à elle seule leur participation à cette mission. Malgré une expérience appréciable

en matière de recomposition, Mikael Kohler et Joachim Branca, anciens citoyens suisses résidant à Braskeno depuis le premier jour, étaient surtout impatients de se lancer dans la quête de Krauss lui-même. L'idée de retrouver la trace d'un écrivain majeur représentait un vrai défi. Ils m'ont fait part de rumeurs émanant de sources distinctes : trois personnes affirmaient avoir reconnu Krauss sur Petite Vie, mais chacune apportait des indications contradictoires, impliquant un point différent de notre planète : le continent Herp, la Machinerie des Açores et le Second Abri. Mikael et Joachim estimaient que c'était un bon début.



On pourrait tordre le temps dans tous les sens, la perception que nous aurions de notre séjour sur Petite Vie demeurerait inchangée, faite de jours comptés, débutant sur le coup de minuit. Les calculs de nos astrophysiciens, démontrant que ces dix années de vie correspondraient à dix années et trois secondes de « temps terrestre », ne nous apprennent rien d'essentiel. Cette équivalence justifie du reste l'utilisation du même calendrier que sur Terre. Dès lors qu'on sait son espérance de vie rigoureusement limitée à une période de dix ans, on ressent le poids et l'importance de chaque instant. Mais je ne voudrais pas donner l'impression de me plaindre : ces conditions sont valables pour chacun d'entre nous. Le fait de n'avoir plus que cent cinquante jours devant moi ne m'effraie pas le moins du monde.

Je précise tout cela parce que, sur Terre, je m'étais longtemps attaché à ne pas gaspiller une seule seconde. J'ai enseigné à l'université de New York pendant tout l'entre-deux-guerres. Des jeunes gens du monde entier s'y retrouvaient avec l'ambition de dépasser Rilke, Fitzgerald, ou encore Natsume

Sōseki. Les conseils que je leur adressais étaient on ne peut plus classiques : lire abondamment, écrire sans compter et ne pas hésiter à tout jeter, ou presque. Concernant les auteurs à étudier, je leur disais qu'un lecteur – et, à plus forte raison, un écrivain – ne peut être considéré comme tel tant qu'il n'a pas lu les sept volumes d'*À la recherche du temps perdu*, tant qu'il n'a pas ressenti au plus profond de lui les vacillements intérieurs des personnages chez les auteurs russes, ni pris le temps de distiller l'alcool des plus grands mythes antiques. Les trois quarts de mes conseils étaient un tissu de bêtises – j'avais commencé à m'en rendre compte. La mort de mon épouse est venue donner une nouvelle orientation à la plupart de mes certitudes.

Ma femme est morte à quarante ans. Un accident idiot. Je suis sorti en catastrophe après avoir entendu un coup de frein brutal dans la rue en bas de notre appartement. J'ai d'abord vu une voiture au pare-brise éclaté, puis je l'ai vue, elle, qui marchait au ralenti le regard vide, un filet de sang à la tempe droite. « On va mourir », a-t-elle bredouillé avant de s'effondrer sur la chaussée.

En 1939, j'ai démissionné de mon poste à l'université. Je suis resté sans emploi jusqu'à la fin de la guerre. C'est en 1945 que je me suis mis à fréquenter Union Square. Auparavant, j'avais passé des mois à parcourir la ville de long en large. Je prenais quotidiennement le métro, sans but, mettant un point d'honneur à rester dans la rame jusqu'au terminus. À travers cette routine, j'ai peu à peu retrouvé le goût de vivre. Nous étions dans les premiers mois de l'après-guerre ; les journaux parlaient de relance économique et de prospérité pour tous. Le soir, pourtant, c'étaient des gens exténués que je voyais descendre dans le Queens. Ils embarquaient à Rockefeller, en plein Manhattan. Là, ils se fondaient dans une masse trompeuse, celle des riches habitants du centre, des touristes, des

gamins vendeurs de chocolats, des musiciens de jazz, de tous ceux qui n'avaient pas derrière eux une journée de labeur. Dans cette foule bigarrée, on ne leur prêtait guère attention, pas plus qu'à leurs semelles trouées et leurs mains boursouflées. Mais à mesure que les arrêts s'espaçaient et que les rames se vidaient, ces images gagnaient en intensité ; ils attendaient que le voyage se termine, tirant sur leurs cigarettes sans s'adresser la parole. Une photo prise sur le vif aurait certainement montré les similitudes entre ces corps et ceux des esclaves des plantations du Sud. J'étais animé par une perspective humaniste ; le besoin de croire en une cause, de contribuer à renverser l'ordre des choses, ou, du moins, puisque j'avais commencé à vieillir, de partager ce que je croyais comprendre du monde qui m'entourait.

Ceux d'entre vous qui ont connu New York, et plus particulièrement Union Square, en gardent peut-être l'image d'un lieu fréquenté par des désœuvrés en tout genre ; aussi, puisque j'y passais moi-même mes journées, vous vous serez sans doute fait la réflexion que j'étais l'un d'eux. En fait, j'ai commencé à m'y rendre quand j'ai réalisé qu'une bonne partie des personnes que je côtoyais dans le métro étaient également des habitués de la place. Qu'il s'agisse de manifestants, de vendeurs à la sauvette, de prédicateurs de causes religieuses ou politiques, ou de coureurs de jupons insatisfaits de leur sort, les rôles étaient infinis. J'ai loué un emplacement au club d'échecs, j'y allais presque tous les jours. Ont suivi les trois années les plus sociables de ma vie sur Terre.

Le jour où je suis mort se tenait un rassemblement organisé par les Silver Panthers. Ce n'était pas la première fois que je les voyais, en rang les uns derrière les autres telle une formation militaire, à déclamer des passages de la Bible. Je me suis éloigné de mon échiquier pour mieux entendre ce qu'ils répondaient à trois jeunes qui les bombardaient de questions

sur la sexualité, la mort, la musique, vraisemblablement dans le but de les asticoter. Les réponses des Silver Panthers étaient franches et directes, ne laissant place à aucune discussion. Quand certains, à l'arrière du groupe, ont commencé à s'énerver, les jeunes se sont dispersés en un battement de cils. Quelqu'un a dit qu'il avait vu une arme. C'est probablement celle qui m'a expédié sur Petite Vie. Avant que le projectile ne me transperce le crâne, j'ai vu trois personnes s'écrouler : une vendeuse de mangues, un policier et une vieille dame. Ce sont les seuls dont je chercherai la trace lors de mon dernier mois ici. Désormais, l'approche de la mort m'intéresse bien plus que ce qui a pu constituer le cours de la vie.



Pendant mes six mois à l'université de Braskeno, Bonadea, Andrema, Mikael et Joachim firent de leur mieux pour me transmettre les techniques qu'ils avaient eux-mêmes apprises de leurs mentors et de leurs propres travaux. Nous nous retrouvions aussi dans les amphithéâtres comme étudiants : les techniques de recomposition étaient justement l'objet du cours que donnait à cette période un certain Julian Brown, un homme qui avait consacré la quasi-totalité de son temps sur Petite Vie à reconstituer l'œuvre de James Joyce. Brown était mort en 1939, et il revenait souvent sur ses rencontres avec Joyce, à l'époque où l'écrivain vivait à Paris. Il avait d'abord participé à la recomposition de *Gens de Dublin* – en 1948, quand nous l'avions comme professeur, le recueil était considéré comme restitué à soixante-deux pour cent environ –, puis il avait rejoint les travaux sur *Ulysse*. Le processus de recomposition de ce roman avait déjà mobilisé un grand nombre de personnes, et ce dès l'année de sa parution sur Terre, en 1922. Brown avait contribué à réunir un matériau important,

tout en coordonnant une opération alors inédite dans le cadre d'une récréation d'œuvre littéraire : la tentative de mettre la main sur l'écrivain lui-même. Joyce avait beau être mort le 13 janvier 1941, son arrivée sur Petite Vie n'avait été recensée nulle part.

Le professeur Brown était peu enclin aux réjouissances. Il ne faisait du reste aucun cas des derniers mois qui lui restaient à vivre. Il répondait à ses étudiants les plus curieux qu'il se réserverait, au mieux, quelques jours à la toute fin, sans jamais dire ce qu'il avait l'intention d'en faire. Lors de sa dernière année, insatisfait du peu qu'il était parvenu à restituer de l'œuvre du grand Irlandais, il s'était mis en tête d'organiser un programme d'études axé sur les nouvelles techniques de récréation, afin que les habitants de Petite Vie puissent, un jour, avoir accès à l'ultime roman de l'écrivain : « *Finnegans Wake*, avait-il précisé lors d'un cours, est l'un des textes majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, celui qui se rapproche le plus de l'univers de la science, un "délice" d'une liberté jubilatoire, que, malheureusement, je n'ai eu que trop peu le temps d'étudier avant de mourir sur Terre. »

Si, durant ces six mois, nous apprîmes une foule de choses de Brown et de ses collègues, les connaissances les plus utiles me vinrent pourtant d'un cours sans rapport avec la littérature. Cela heurtera peut-être le bon sens, mais le séminaire en question avait pour objet la récréation d'un type de cigares cubains. Comme nous cherchions à passer de plus en plus de temps ensemble, Bonadea et moi, ce cours était une aubaine.

Les ateliers étaient consacrés aux cigares La Loca, fabriqués à La Havane depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous apprenions à différencier les feuilles de remplissage des feuilles dites de cape et de sous-cape, à maîtriser le processus de séchage naturel, la bonne manière de rouler, à apprécier la qualité des tabacs et à effectuer les bons mélanges. Les instructeurs

étaient trois Cubains qui, avant d'arriver sur Petite Vie en 1944, avaient travaillé dans leur pays dans des fabriques de tabac. Deux d'entre eux étaient contremaîtres, le troisième était manœuvre.

Au bout du compte, ce ne furent pas les étapes de fabrication des cigares qui nous éclairèrent, mais les techniques de numérotation qu'utilisaient les Cubains. Bonadea avait remarqué des particularités dans le processus de différenciation des boîtes de cigares. Un jour, elle a interrogé les trois hommes sur le système de numérotation. L'un des ex-contremaîtres se rappelait que les nombres étaient toujours impairs – allant de 1 à 999 –, ce qui permettait de préparer des lots de cinquante boîtes. Il soutenait par ailleurs que chaque boîte se distinguait par une série de lettres accolées au numéro. L'autre contremaître se souvenait aussi des nombres impairs, mais d'après lui, on utilisait des symboles, et non des lettres, pour différencier les lots. Quant au manœuvre, le plus jeune des trois au moment de sa mort sur Terre – et de son apparition sur le continent Astordo –, il prétendait, ayant travaillé à l'impression des caractères, que la numérotation allait de 1 à 1 000, qu'on se servait aussi bien des nombres pairs que des nombres impairs, et que les boîtes ne se distinguaient pas par des lettres ou des symboles, mais par des subtilités iconographiques sur les étiquettes. Les deux contremaîtres confirmaient les variations ornementales (que ce soit dans la forme et la couleur du chapeau d'un homme assis au bord d'un fleuve, dans les teintes du ciel en arrière-plan, ou dans les branches d'un palmier), mais ces différences n'avaient selon eux aucun lien avec la numérotation, si bien que nos trois instructeurs étaient en total désaccord, chacun s'acharnant à défendre sa version.

Sans s'en rendre compte, ils illustraient parfaitement la confusion qui peut régner sur Petite Vie lors de la reconsti-

tution d'un souvenir terrestre. Tandis qu'on explorait différentes interprétations au problème, Bonadea proposa qu'on s'appuie sur le principe de l'échelle de Zynes. Vous le savez peut-être, c'est ce principe qui a permis aux habitants de Petite Vie, depuis les temps anciens, de convenir que les informations divergentes, quelles qu'elles soient, seraient systématiquement prises en compte et traitées comme une éventualité réelle, quand bien même les mentions soutenues par la majorité supplanteraient toujours celles de la minorité. À mesure que progressaient nos débats, les souvenirs contradictoires des Cubains firent émerger des questionnements qui, aujourd'hui encore, ne cessent de nous tracasser : serait-il possible que, lors de notre transfert ici, notre mémoire, ou du moins celle de certaines personnes, soit altérée ? L'état dans lequel nous nous trouvons à notre arrivée est-il bien celui que nous pensons ? Nos souvenirs d'enfance ou de l'âge adulte sur Terre pourraient-ils n'être qu'une création de l'esprit, des réminiscences qui nous auraient été imposées ? Devrait-on croire, en osant pousser les choses à l'extrême, que nos souvenirs de là-bas ne sont rien de plus qu'une illusion ? Et si, au fond, la Terre n'était qu'une construction collective, simple produit de notre imagination ?

Les ateliers de récréation de cigares cubains se transformèrent peu à peu en l'un des principaux cours de métaphysique de l'université de Braskeno. En consultant les actes des séances, vous verrez que philosophes et autres personnalités très variées prirent la peine, au fil des mois, de venir argumenter depuis les bancs de l'amphithéâtre. Le seul séminaire à attirer un public plus fourni était celui consacré à l'impuissance masculine et à l'absence de fécondité sur Petite Vie.

Les Cubains étaient d'une trempe particulière, bien distincte de celles auxquelles nous Occidentaux étions habitués. Si on désigne comme occidental – selon une définition



simpliste – tout ce qui se trouve aux antipodes de l’Orient, des pays comme Cuba ou Haïti, ainsi que leurs habitants, avaient toujours été difficiles à classer. Quelles que soient les analyses développées, Bonadea refusait d’admettre que trois personnes puissent donner des versions si discordantes. De mon côté, je ne comprenais pas pourquoi Bonadea, qui avait déjà été confrontée à cela avec les textes littéraires, ne considérait pas une fois pour toutes ce genre de confusion comme une faiblesse donnée, un héritage presque inévitable de nos années sur Terre. Elle était d’avis que, lorsqu’on emploie la notion de « pensée », on doit la délimiter scientifiquement, ou du moins faire état de tout ce qui a été dit à son propos par le passé ; ou, encore, qu’on ne peut citer la phrase « Dans de superbes autodafés, on brûlait d’affreux hérétiques », sans évoquer le thème du Grand Inquisiteur. « À l’évidence, si vous n’êtes pas sûr à cent pour cent de ce que vous avancez, vous ne pouvez que semer le doute », avait-elle proclamé devant un public de cinq cents personnes lorsque, peu de temps avant la fin de la formation, elle avait été invitée à rendre compte de ses observations sur la question des souvenirs contradictoires à la lueur du principe de Zynes. « Le premier Cubain ne sait pas de quoi il parle, et les deux autres s’emmêlent les pincesaux. Je pose donc la question : pourquoi s’obstiner encore et toujours à accumuler des informations provenant de notre vie sur Terre, n’en a-t-on pas déjà suffisamment ? Ne pourrait-on pas créer, de nous-mêmes, sur cette base-là, un monde véritablement nôtre ? Durant nos dix années ici, nous ressemblons surtout à de misérables inspecteurs, qui contrôlent en quête d’erreurs le moindre renseignement terrestre. C’est vrai, à la fin, pourquoi a-t-on appelé cet endroit “Petite Vie” ? Pour jouer à se faire peur et se rappeler le peu qu’il nous reste à vivre, ou pour pouvoir vivre *libres* ce délai supplémentaire ? Il serait bon de décider, sans quoi nous serons condamnés à

rester ce que la plupart d'entre nous étions déjà sur Terre : des désespérés de naissance. »

Bonadea et moi communiquions en anglais, mais pour les choses plus personnelles, nous passions à l'allemand. Elle était toujours disposée à partager mes réflexions, mes préoccupations, si tant est que le terme soit approprié, au vu de la faible intensité de nos émotions lors de nos premiers mois sur Petite Vie. Sur Terre, on l'aurait considérée comme une *authentique enfant de Weimar*. Goethe et Schiller auraient probablement eu un vers à lui consacrer. Elle me disait pourtant que, quand elle avait vingt-cinq ans, là-bas, son esprit se trouvait tout sauf où il devait être – à savoir à sa jeunesse. Voilà pourquoi, en dépit de toutes les entraves qu'elle ne manquait pas d'y déceler, elle trouvait doublement précieuse la nouvelle vie qui lui était offerte.

Elle était arrivée en 1943, peu avant la défaite de l'Allemagne. Étant née en 1880, elle aimait rappeler que, dans notre vie antérieure comme ici, elle aurait toujours été mon aînée. On l'avait mariée dès l'âge de quatorze ans, une union forcée et sans passion, m'avait-elle expliqué, avec un négociant tourné vers l'Inde et l'Afrique tropicale, qui revendait aussi bien du cacao que des cornes de rhinocéros. Au moment de leur mariage, cet homme avait la cinquantaine passée. Deux ans plus tard, alors qu'entre-temps ils avaient eu des jumeaux, un garçon et une fille, le mari était revenu des Indes avec une maladie vénérienne qui n'allait pas tarder à le rendre impuissant et n'épargnerait pas non plus sa compagne. Une tentative désespérée du négociant d'insérer, avec ses doigts, son sexe flétri en elle – c'étaient les mots qu'avait employés Bonadea –, lui avait valu l'immondice qui allait ruiner bien avant l'heure toute sa féminité, lui léguant, pour le restant de ses jours, un vagin rempli d'œdèmes et une gêne à chaque mouvement du bassin.

À la mort de son mari, elle avait vingt-trois ans. Sa belle-famille lui laissa un entrepôt à Cologne et une poignée de marks, équivalant à quelques mois de survie pour elle et les jumeaux. Mais elle tint bon. Avec l'aide d'un oncle, elle transforma le modeste entrepôt en une lucrative affaire de disques pour gramophones, dont la demande ne cessait de croître depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Le premier disque commercialisé fut une berceuse de Brahms. Nombre de gens coururent l'acheter sans même avoir de gramophone chez eux. « Le simple fait de posséder ce disque, m'a-t-elle dit, symbolisait le droit pour tous d'écouter de la musique. »



À la fin de la formation, dès le lendemain du dernier cours, je me suis retrouvé à la gare de chemin de fer de Catania. C'était la première consigne : me rendre dans l'un des trois lieux où on avait aperçu Robert Krauss. Il avait d'abord été question d'y aller à deux, Bonadea et moi, mais, à la dernière minute, on nous avait adjoint Luis, le manœuvre cubain. Sans autre explication ; tout ce que nous savions, c'était que notre destination était Nedrana, une petite ville de montagne du continent Herp, et que nous avions quinze jours pour boucler l'enquête. Après quoi nous devons rentrer à Braskeno pour y rencontrer plusieurs personnes qui avaient mentionné la lecture de *4001* lors de leur Mois du souvenir. Nous avons aussi appris, bien qu'à demi-mots, que Mikael et Joachim seraient chargés d'explorer les deux autres lieux. Andrema resterait encore un peu à Braskeno pour rassembler les informations.

C'était mon premier voyage depuis mon arrivée sur Petite Vie. Le témoignage signalant la présence de Krauss à Nedrana datait de 1947. Quelqu'un prétendait l'avoir croisé à un

concert de gamelan avec une dame. Il l'avait abordé pour lui rappeler leur amitié au début du siècle à l'université de Berlin, à l'époque où l'écrivain faisait son doctorat en philosophie et en psychologie et que lui-même enseignait au département de mathématiques. L'homme lui avait certes répondu en allemand, mais il avait nié être Krauss et avait quitté le concert avec sa compagne sans demander son reste. Selon le rapport, l'individu de Nedrana non seulement ressemblait à l'écrivain, mais il présentait aussi quelques-uns de ses traits caractéristiques, comme son fameux tic à la paupière gauche.

En un peu moins de deux heures, nous avons rejoint par un tunnel sous-marin le littoral du continent Herp. Pour donner un ordre de grandeur, c'était comme si, en aussi peu de temps, nous avions couvert la distance entre New York et Los Angeles. Aucun train, à Braskeno, n'est capable de rouler à une telle vitesse. Comment avait-on pu se retrouver à bord d'un engin si évolué? Peu de temps après, j'allais apprendre une information cruciale : bien qu'il existe sur Petite Vie de multiples formes d'énergie en abondance, en plus de l'électrique, l'accès inégal aux ressources crée, comme sur Terre, une fracture entre territoires privilégiés et défavorisés.

Beaucoup de gens sur notre planète pensent – à tort – que le fait de nous baser sur des souvenirs terrestres par essence lacunaires nous condamne à avoir toujours un temps de retard sur les innovations terrestres. La vérité, c'est que les connaissances accumulées sur Petite Vie depuis l'Antiquité ont été si soigneusement mises à profit que certaines régions sont, sur le plan technologique, des décennies, pour ne pas dire des siècles, en avance par rapport à la Terre.

Tant pis si je me répète : les gens de Braskeno nous mentent de manière éhontée!

Comme je faisais part de mes réflexions à Bonadea, elle m'a confié que ces questions l'occupaient depuis longtemps, elle

qui avait déjà cinq années derrière elle. Luis, de son côté, ne comprenait quasiment rien à ce que nous disions. Ni Bonadea ni moi ne parlions espagnol, et encore moins son dialecte cubain. J'ai tenté de lui demander s'il savait quoi que ce soit sur Krauss, mais ça n'a rien donné. À Braskeno, on nous disait que d'ici quelques dizaines d'années tout nouvel arrivant sur Petite Vie pourrait apprendre en un temps réduit une langue universelle, extrêmement concise, dont le vocabulaire n'excéderait pas les mille mots. Elle serait fondée sur un proto-langage vieux d'au moins six mille ans, dont étaient issus, paraîtrait-il, tous les idiomes parlés sur Terre. J'ignore si ce projet est toujours d'actualité ou s'il a été abandonné. Quoiqu'il en soit, la présence de Luis à nos côtés avait quelque chose d'absurde, tout comme notre difficulté à communiquer avec lui.

Une fois sorti du tunnel sous-marin, le train a longé la côte, qui ressemblait davantage à la rive d'un lac. Nous distinguions ici et là des silhouettes humaines. Elles observaient le train, qui avait considérablement ralenti, puis s'éloignaient subitement, comme dans une chorégraphie précise, ordonnée, parfaitement étudiée. Pendant des kilomètres, notre champ visuel fut occupé tout entier par une chaîne de montagnes nue et escarpée. En différents points, des formations rocheuses plus complexes se dessinaient sur la ligne de crête ; on aurait dit des mains aux phalanges repliées, vues de profil, comme cherchant une prise où s'agripper. Bonadea et moi nous sommes regardés : était-ce bien là une œuvre de la nature ? J'ai tenté d'interroger un homme au corps élancé, le seul passer encore dans le wagon – tous les autres étaient descendus à l'unique arrêt avant le tunnel, sur le territoire de Braskeno. Comme nous, il avait l'air d'observer le paysage et ces gens qui, à notre passage, s'arrêtaient un temps avant de bifurquer vers la montagne. Une tirade incompréhensible agrémentée

d'un geste brusque nous a fait comprendre qu'il ne souhaitait pas nous parler.

La gare où nous sommes descendus semblait très ancienne – il n'y avait ni rame à l'arrêt, ni voyageurs sur les quais. Le contraste entre cet édifice et la modernité de notre train – qui repartait déjà en sens inverse –, était plus que saisissant.

Il était encore tôt, un peu avant midi, ce 7 décembre 1948. Il faisait chaud. Du train avaient débarqué douze personnes : nous trois, l'homme élané qui s'obstinait à nous ignorer, et huit femmes, proches de la trentaine, les bras encombrés de bagages. Pensant que quelqu'un viendrait nous accueillir et nous indiquer comment rejoindre Nedrana, nous sommes allés attendre sous une sorte d'abri en bois qui donnait un peu d'ombre. Plus l'heure avançait, plus la chaleur devenait difficile à supporter. Concernant Nedrana, nous savions qu'elle avait une population d'un peu plus de trois mille habitants, pour la plupart spécialisés dans la reconstitution de photographies.

Une grande charrette en bois est arrivée. Elle était tirée par six mules et conduite par deux hommes portant des hauts-de-forme, des queues-de-pie effilochées et des bottes en caoutchouc. Elle s'est arrêtée à la hauteur des femmes, lesquelles, en deux temps trois mouvements, ont chargé leurs bagages, les ont recouverts d'un épais tissu vert, avant de prendre place entre les affaires. Les cochers ont cravaché leurs bêtes en criant des mots incompréhensibles, sans doute dans la même langue que l'homme élané. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la charrette s'est engagée sur un petit pont en fer (sous lequel ne coulait ni cours d'eau ni quoi que ce soit pouvant justifier son existence, il y avait juste des broussailles), puis nous l'avons perdue de vue.

Une demi-heure plus tard, personne ne s'était présenté. L'homme élané se tenait un peu plus loin. Il mâchonnait

des fruits secs qu'il tirait de ses poches, recrachant les coques sur la voie ferrée.

Bonadea a proposé de marcher jusqu'à ce que nous trouvions quelqu'un susceptible de nous indiquer la direction de Nedrana. Nous n'avions pas de bagages ; à Braskeno, on nous avait conseillé de ne rien emporter en Herp, nous trouverions tout le nécessaire sur place. Après avoir exploré les différents espaces de la gare, nous nous sommes engagés sur une piste qui menait à une petite bâtisse en bois. Avec la gare et le pont, cette maison était l'une des rares traces d'intervention humaine. Vue de l'extérieur, elle semblait à l'abandon. Bonadea a montré des premiers signes d'agacement. Luis ne quittait pas des yeux la construction en bois, comme si quelque chose devait s'y produire d'un instant à l'autre. Depuis la gare, l'homme élancé se dirigeait vers nous d'un pas décidé. Il nous a dépassés, a sorti une grande clef brillante, a ouvert la porte vétuste et s'est engouffré dans la maison, qu'il a verrouillée de l'intérieur.

J'ai fait un tour rapide de la bâtisse. De l'autre côté, deux fenêtres fermées donnaient sur la montagne. De la porte, on voyait des kilomètres de mer et de terre ferme. Il n'y avait strictement personne à l'horizon. La piste continuait ensuite jusqu'au pont ; Luis nous a enjoint d'un geste de pousser jusque là-bas. Bonadea a suggéré de frapper d'abord à la porte. Elle était révoltée, autant par l'accueil qui nous avait été réservé que par le comportement de l'inconnu. Elle s'est dirigée vers la porte et y a donné de grands coups en vociférant : « Ouvrez ! Je vous en prie, ouvrez ! » Après un silence total, nous avons entendu des bruits de pas sur un plancher. Quelqu'un a poussé un cri, du genre : « Déguerpissez, sur-le-champ ! » Bonadea a de nouveau frappé à la porte, encore plus fort. Presque au même moment, il y a eu comme une détonation. Nous nous sommes aussitôt écartés, cherchant

du regard Luis qui, entre-temps, était passé de l'autre côté de la maison.

Une part considérable de ce que nous considérons, à Braskeno, comme acquis et irréfutable sur Petite Vie, s'est trouvé brutalement remis en question. Un homme était étendu au sol, face contre terre. Je ne pouvais être sûr de rien, ni au sujet de la détonation – était-ce bien un coup de feu? –, ni concernant la blessure de l'homme – un trou béant dans la nuque qui aurait laissé n'importe qui sur le carreau. C'était le premier mort que je voyais sur Petite Vie. Là-dessus, un énorme chien noir avec un toupet blanc est apparu au niveau du pont et s'est précipité vers le cadavre. Ce qui est certain, c'est que le mort n'était pas Luis; le Cubain portait une chemise verte et un jean, alors que l'homme était vêtu d'un élégant complet noir. Le chien s'est servi de son museau comme d'un levier et le visage de l'homme nous est enfin apparu. Il était blanc, et ressemblait vaguement à celui de notre compagnon de voyage, l'homme élané au vocabulaire abscons. Cependant, ses rides et son aspect général étaient ceux d'un homme ayant largement passé la limite des trente ans. Un frisson m'a parcouru l'échine. Comment une telle chose était possible? Bonadea s'est mise à appeler Luis à tout-va; je me suis joint à elle, sans succès.

Les deux fenêtres situées à l'arrière demeuraient fermées. Du côté de la gare, c'était le calme plat; même chose pour la plaine qui s'étendait, déserte, jusqu'à la montagne. Nous avons décidé d'aller voir le pont de plus près. C'était la voie la plus logique, puisque la charrette et ses passagers venaient de l'emprunter. Mais au bout de deux ou trois pas, Bonadea s'est figée. Après ce qui venait de se passer, et alors que nous venions de perdre Luis, était-il bien raisonnable d'aller à la rencontre des habitants de cette région?

Nous sommes restés là, indécis. Bonadea m'a tiré par la



main pour que nous rebroussions chemin. Je me suis tourné vers elle. Elle n'avait peut-être pas la beauté de Greta Garbo, mais son visage était de ceux qui vous laissent difficilement indifférent. Elle a perçu mon trouble. Elle s'apprêtait à dire quelque chose, quand un bruit de moteur nous a surpris. Une voiture venait de surgir sur le pont. Nous avons reculé, instinctivement, mais c'était inutile : dans un paysage aussi nu et découvert, les occupants du véhicule nous avaient forcément vus. Nous nous sommes mis un peu en retrait de la piste. La voiture approchait, lancée à toute allure. Elle ressemblait aux berlines luxueuses des mafieux dans les rues de Soho. Elle est passée en trombe devant nous, me laissant tout juste le temps d'apercevoir une femme corpulente au volant et un homme sur le siège passager. Ils ont roulé droit vers la gare, sans prêter attention ni au mort, ni au chien, ni à la maison. L'homme est descendu de voiture et a salué la conductrice d'un geste sec. Puis la berline est repassée devant nous, en direction du pont. L'homme s'est arrêté à côté d'un panneau en bois à l'entrée de la gare. Nous avons décidé d'aller lui parler.

Lui aussi avait l'air d'approcher la trentaine. Il était bien habillé, quoique à l'ancienne. Il portait un chapeau, un costume marron malgré la chaleur, et une cravate à rayures. À deux bons mètres de distance, il nous regardait, l'air indifférent. Au moment même où Bonadea le saluait, l'homme l'a devancée, en anglais : « Fait chaud aujourd'hui, non ? » Manifestement irritée, peut-être même décontenancée, Bonadea a maugréé : « J'ai connu pire. » Silence. « Vous attendez quelqu'un ? » a lancé l'homme, étrangement. Bonadea a bafouillé un début de réponse, mais l'autre était déjà parti vers les quais. Nous l'avons suivi d'un pas hésitant, puis le sol a tremblé sous nos pieds. Un train entrain en gare. L'homme au costume marron nous a fait signe de sauter dans le wagon – celui dont nous venions juste de descendre.

Nous étions les seuls voyageurs à bord. Le train a démarré aussitôt, pour un trajet qui n'a pas duré plus de quinze minutes. Tout s'est d'abord déroulé comme à l'aller, dans l'ordre inverse, mais lorsque le train s'est enfoncé dans le tunnel sous-marin, la lumière dans le wagon a subitement décliné, laissant place à l'obscurité. Nous roulions à une vitesse indéterminée, vers une destination inconnue. J'espérais que nous étions en route pour Braskeno, mais quelque chose me disait que c'était peu probable. On entendait maintenant un mélange de bruits métalliques caverneux et de braillements lointains, comme des cris de singes. La température oscillait entre une chaleur intense et des courants d'air frais. Les virages se succédaient, me causant un nœud à l'estomac et une vive sensation de nausée.

L'homme au costume marron demeurait silencieux. Comme de fugaces rayons de lumière s'immisçaient par les fenêtres du wagon, j'ai vaguement pu distinguer ses yeux; il avait toujours le même visage austère. Je me suis demandé s'il pouvait cacher un couteau ou un revolver dans les poches de son veston. Après tout, l'une des plus grandes conquêtes de Petite Vie, l'*Éternelle Entente* à laquelle ses habitants avaient abouti au XIII<sup>e</sup> siècle – la décision de ne jamais fabriquer la moindre arme –, venait d'être rendue caduque par ce qui s'était produit autour de l'étrange maison.

Le train a tout à coup regagné la surface. Notre voyage a retrouvé un cours normal, si ce n'est que l'intérieur du wagon, comme dépouillé de ses éléments modernes, semblait subitement plus ancien; à la faveur d'un virage, j'ai pu voir que son aspect extérieur aussi s'était métamorphosé. Nous avons atteint une zone urbanisée. Ici, la température était clémente, ni chaude, ni froide. Des gens pressés entraient et sortaient des magasins. J'ai remarqué trois femmes qui avaient l'air enceintes. C'était très curieux. Elles marchaient côte à côte

sans échanger un mot.

La gare, avec son lot de voyageurs, était une construction métallique aussi archaïque que la précédente. La porte de notre wagon a été la seule à s'ouvrir : l'homme nous a indiqué le quai d'un signe de la tête. Il n'avait visiblement pas l'intention de nous suivre. Nous sommes descendus. Le temps que nous gagnions un abri sommaire, le train était reparti. C'est tout juste si nous avons pu lire, sur la girouette du dernier wagon, l'indication « HORS SERVICE », écrite à la main sur un carton épais. Sur le quai, les gens ont paru surpris de ne pas voir plus de deux passagers descendre d'un train si long. Des commentaires ont fusé, mais on s'est vite désintéressé de nous.

Nous n'avions pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvions. Les mots qui nous parvenaient étaient tout sauf familiers. Il y avait là une femme bien en chair, solidement campée sur ses grosses jambes. Elle aussi frisait la trentaine. Elle regardait vers nous, une grande valise posée à ses pieds. J'ai imaginé qu'elle partait passer ses derniers mois ailleurs, peut-être dans une île semblable à celle que comptait rejoindre Andrema. Nous l'avons abordée, Bonadea en allemand et en anglais, moi dans toutes les autres langues que je connaissais. La femme hochait la tête en souriant, comme si elle avait le devoir d'être d'accord avec nous. À en croire les mouvements du châle de tricot blanc qui recouvrait en partie ses cheveux, nous nous faisons comprendre. Je me souviens qu'elle nous a brusquement tendu ses deux mains. J'ai saisi sans réfléchir celle qui se présentait à moi, Bonadea a un peu hésité.

